

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT
MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant
Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se paient au prix réduit de 1 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 948 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Vendredi, 28 août 1914.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade.

Réquisitoire du Procureur Général

Comment la portée de ce document a-t-elle été exposée dans sa campagne par M. Calmette?

Assurément, si la remise ainsi demandée au procureur général par le président du Conseil, sur le désir exprimé par M. Caillaux, avait eu pour but de faire obtenir à Rochette le bénéfice de la prescription, c'eût été une forfaiture à la charge, non seulement des ministres, mais aussi des magistrats qui s'y seraient prêtés.

Pour que la prescription fut acquise à Rochette, il fallait que son procès ne vint pas devant la Cour à la date, depuis longtemps fixée, du 27 avril 1911. Il fallait arriver aux trois années qui emportent la prescription de l'action publique et obtenir ensuite rétroactivement la nullité de tous les actes de poursuite faits de 1908 à 1911.

Et cette idée de la prescription avait séduit particulièrement M. Calmette, puisqu'il y revint dans trois autres articles des 11, 12 et 14 mars.

Eh bien! il suffit de relever une chose bien simple et qui, sans doute, eût évité tout le scandale grossi autour de cette affaire, si dès le premier jour on l'avait indiquée; c'est que, à supposer que la procédure suivie contre Rochette eût été entachée d'une nullité pouvant conduire à la prescription (ce qui, en fait, n'a pas eu lieu) comme le dernier acte de procédure argué de nullité remontait au 21 avril 1908, la prescription, qui

est de trois ans, aurait été atteinte déjà depuis six jours le 27 avril 1911, date à laquelle la remise a été prononcée. Par conséquent, il n'eût pas été besoin de cette remise du procès à une date plus éloignée pour assurer au prévenu le bénéfice de la prescription.

Laissons donc de côté la portée du rapport Fabre et demandons-nous, si véritablement c'est pour éviter la publication de ce document que Mme Caillaux a tué M. Calmette?

Voyons! ou bien ce document n'était connu que d'un petit nombre de personnes, de ceux qui, par leurs fonctions, en étaient ou en avaient été dépositaires, et alors, il fallait s'adresser du côté de ces personnes, dont aucune d'ailleurs ne songeait à faire une publication; ou bien, au contraire, le rapport Fabre était, comme l'a dit un témoin, M. Bonnamour, un document dont des journalistes récitaient des passages entiers, et alors, pourquoi en craindre la publication plutôt du côté du Figaro que d'un autre journal? Du reste, est-ce que deux autres journaux, l'Intransigeant et l'Œuvre, ne s'approprièrent pas à le donner? Mais nous savons par ces débats que, dans la journée même du 14 mars, M. et Mme Caillaux avaient été avisés par M. du Mesnil que le rapport Fabre allait être publié par un journal du soir.

Mais, à mon sens, il est une preuve décisive que la publication du rapport Fabre ne tenait que bien peu de place dans les appréhensions de M. et de Mme Caillaux. Cette preuve, je la puis dans la démarche que, dans la matinée du 16 mars, M. Caillaux a faite auprès de M. le Président de la République. M. le Président de la République, en effet, a bien voulu apporter aux magistrats l'appui de son haut témoignage dans l'intérêt de la vérité, et ce témoignage, le voici:

Il est exact que le lundi 16 mars, dans la matinée, avant le Conseil des ministres qui s'est tenu ce jour-là, M. Caillaux m'a demandé un entretien particulier. Il m'a paru très ému et m'a dit qu'il redoutait que M. Calmette ne publiât dans le Figaro des lettres privées dont la divulgation serait très pénible à lui et à Mme Caillaux.

Je lui répondis que je tenais M. Calmette pour un galant homme, tout à fait incapable de publier des lettres qui mettraient en cause Mme Caillaux. Mais, j'essayai vainement de le convaincre à ce sujet. Il me répondit qu'il considérait le dernier article du Figaro comme destiné à préparer cette publication. Je n'arrivai pas à le détromper, ni à le calmer. Il se leva même, à un moment donné, en s'écriant: "Si Calmette publie ces lettres, je le tuerais!"

Ainsi, du rapport Fabre, pas un mot et toute la conclusion que je puis en tirer, toujours au point de vue de la recherche des mobiles qui ont poussé Mme Caillaux à commettre son crime, c'est qu'il, dans cette dernière et suprême démarche auprès du chef de l'Etat, M. Caillaux n'a parlé que des lettres intimes, des lettres privées, et pas du tout du rapport Fabre, c'est que, apparemment, la divulgation possible de ce document n'était point la cause de ses alarmes et de celles de sa femme.

Jusqu'au 13 mars 1914, on comprend donc à quel point Mme Caillaux a pu être irritée, ulcérée,

des attaques dirigées contre son mari; elle en était profondément blessée et atteinte jusqu'à son honneur. Elle vous a dit tout ce qu'elle souffrait comme bourgeoise et comme femme du monde. Peu à peu, elle avait senti se développer autour d'elle une atmosphère de méfiance. Partout où elle allait, elle sentait la suspicion, presque le mépris. Un jour, nous a-t-elle dit, dans un salon de couture, une dame l'a désignée en disant: "C'est la femme de ce voleur de Caillaux", et j'ai encore dans son interrogatoire saisi au passage cette phrase: "Partout où j'allais, il me semblait qu'on me regardait afin de voir pour combien d'argent volé j'avais le dos."

Tout cela était devenu pour elle une obsession, tout cela pour elle aussi était le résultat de la campagne du Figaro; c'était l'effet produit par ses cent trente-huit articles ou dessins (elle les a comptés) sur lesquels elle a tant insisté. Dès lors, on la sent donc préparée et prête à toutes les manifestations de la colère; mais on n'aperçoit pas encore ce qui va déclencher le drame et la précipiter dans le crime. Justement, en effet, la campagne n'était pas sortie du domaine de la vie publique, elle s'était poursuivie suscitant plus de colère que de crainte, quand, le 13 mars 1914, parut dans le Figaro la lettre que vous connaissez bien, relative à l'impôt sur le revenu et signée "Ton Jo".

Cette fois, ce n'était plus avec des armes ramassées uniquement sur le terrain de la vie publique qu'on cherchait à frapper M. Caillaux, c'était avec des armes prises dans sa vie la plus intime. On publiait une lettre par lui écrite à sa première femme, Mme Gueydan, alors qu'elle n'était pas encore sa femme, lettre dont on avait, sans doute, retranché les passages où l'intimité éclatait par trop, mais qui n'en apparaissait pas moins avec le caractère d'une lettre privée.

Dans le commentaire dont M. Calmette l'accompagne, il fait connaître qu'elle est datée du 5 juillet 1901 et qu'il y a supprimé le nom de la personne à laquelle elle avait été adressée: "Ce serait, dit-il, une injure d'évoquer autour de cette personne les sentiments qu'elle a détruits, comme ces papiers eux-mêmes, voulant ensevelir dans l'oubli le deuil de ses illusions, de son rêve, de sa vie et de sa foi."

Et nous savons d'autre part que M. Calmette avait, par l'intermédiaire de son ami, M. Abel Bonnard, demandé à Mme Gueydan l'autorisation de faire cette publication, mais qu'elle lui avait été formellement refusée. Du reste, le directeur du Figaro, en toute franchise, n'a pas pu empêcher de se reprocher à lui-même une telle divulgation. Il l'a confessé dans une page poignante où le talent de l'écrivain ne parvient pas à faire taire les hésitations de sa conscience. Ecoutez, messieurs les jurés, ce qu'écrivait M. Calmette dans le commentaire dont je viens de parler:

La preuve, la preuve indiscutable, terrible, honteuse, malaisée, je le donne avec un profond regret, je l'avoue, hélas! et je l'affirme sur mon honneur. C'est la première fois depuis mes trente années de journalisme que je publie une lettre privée, une lettre intime, malgré la volonté de son détenteur, de son propriétaire ou de son auteur;

HYDROTHERMIE MASSAGE. Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 5 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manipulation. Doroira \$1.00; \$2.00 par mois. Douche et massage, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 21 et 23 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

Interview-Express

Le Voyage de M. Poincaré en Russie. — Son Utilité. — Un Reconfort.

Rencontré hier notre vieil ami un diplomate qui donnait récemment à la Presse-Associée de si intéressants aperçus sur la situation balkanique. — Si nous causions un peu du voyage de M. Poincaré, lui disions-nous. Car enfin depuis huit jours que toute l'attention du public est accaparée par la "grande affaire"...

— Comme vous avez raison, coupe-t-il. Je suis, pour ma part, extrêmement peiné de voir tant de gens paraître se désintéresser des graves questions que soulève ce voyage et des conséquences sérieuses qui en découlent forcément. J'ai presque honte de voir ce banal "fait-divers" passer au premier plan des préoccupations publiques, et je me rappelle avec tristesse le temps où l'Empire, aux environs de 1870, endormait l'opinion avec le crime de Troppmann. Aussi quel réveil!

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi aujourd'hui. Il faut sortir de ce sang et de cette boue où nous pataugeons. Il faut voir la situation telle qu'elle se présente à nous, savoir regarder en face l'état actuel de l'Europe pour tâcher d'en éviter les surprises. Or à mon avis, rien n'est moins clair que l'avenir, et c'est toujours la question d'Orient qui le domine, qu'on le veuille ou non. Officiellement, la paix existe dans les Balkans, mais en réalité c'est la guerre qui se prépare en ce moment et il ne faut qu'une étincelle pour mettre à nouveau le feu aux poudres. Et alors, n'est-ce pas l'Europe tout entière qui flambera?

(A Suivre.)

Les documents de mobilisation du premier corps volés

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Bruxelles. — Malgré les démentis opposés par le Ministère de la Guerre français, on maintient ici que des documents de mobilisation fort importants, ont été volés au quartier général de Lille et on donne des indications précises qui ne permettent pas de douter à ce sujet.

Le vol d'un demi million de timbres poste coloniaux

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Le Ministère des Colonies refuse de donner des renseignements sur le vol de 500,000 francs de timbres coloniaux qui a été opéré rue Oudinot. On sait dès à présent que s'est avec la complicité de deux employés subalternes du ministère que le vol a été commis. On croit à un défaut de surveillance.

WEAR THE ROBERT. See me at my shop, 205-207 rue Cabanis. H. J. ROBERT. OPTICIEN. 205-207 rue Cabanis. Spécialiste. 7506-142

colère que cette visite à suscité en Allemagne prouve surabondamment le contraire. "Notre Président a donc bien fait de se rendre en Russie. Les liens qui nous unissent à cette nation n'en deviendront que plus étroits et plus solides. C'est là un reconfort qu'il était bon de donner à la France, alors que la veulerie générale ne tend que trop à nous envahir. — G. S.

ECHOS

Brésilien par sa naissance, le prince Louis d'Orléans-Bragance, fils du comte et de la comtesse d'Eu, petit-fils de l'empereur Dom Pedro, s'est présenté à l'Élysée afin d'offrir ses services à la France. Comme aux autres princes de sa famille, le Président de la République a conseillé au fils du comte d'Eu de prendre du service dans l'armée anglaise ou dans l'armée belge.

Le prince se conformera sans doute à cet avis. Il partira pour Londres dans quelques jours. Les trois fils du marquis et de la regrettée marquise de Ville-neuve, née princesse Jeanne Bonaparte, neveux de S. A. I. le prince Bonaparte, sont à leur poste de combat.

L'ainé, Pierre-Napoléon, enseignant de vaisseau, qui était en congé, a rejoint Cherbourg et vient d'être nommé commandant du torpilleur 296.

Le second, Romée-Napoléon, ingénieur naval, a été attaché à l'arsenal de Bizerte.

Le troisième, Lucien-Napoléon, est maréchal des logis au 31e dragons, à Lunéville.

M. Georges Leygues, ancien ministre, est parti pour rejoindre le 6e bataillon de chasseurs où il est capitaine. Mme Leygues transforme son appartement de la rue de Solferino en ambulance. Elle y soignera les blessés avec sa fille, avec Mme Waldeck-Rousseau et les dames de la Croix-Rouge.

M. Georges Noblemaire, administrateur du P. L. M., fut capitaine d'artillerie. Il a demandé au ministre de la guerre d'être réintégré dans l'armée pour la durée de la guerre. M. Messimy l'a nommé capitaine au 5e régiment d'artillerie lourde.

M. Georges Noblemaire est le fils de l'ancien directeur général du P. L. M. qui a laissé dans cette Compagnie de si profonds souvenirs.

Le boxeur Georges Carpentier, champion de France et champion d'Europe, a signé hier son engagement. Il devait partir sous les drapeaux en octobre ou novembre prochain. Georges Carpentier sera versé dans l'aéronautique militaire, comme sapeur.

Nous disions hier que la rue de Berlin et l'avenue d'Allemagne seraient bientôt débaptisées. C'est chose faite. Les conseillers municipaux, réunis dans le cabinet de M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, ont décidé de donner le nom de l'héroïque ville de Liège à la rue de Berlin et le nom de Jean-Jaurès à l'avenue d'Allemagne. On a décidé également qu'une rue de Paris, qui n'est pas encore désignée, prendrait le nom de Alexis Samain, le président du Souvenir français, qu'ont fusillé les Allemands.

"Guérie"

Mme Jay McGee, de Stephenville, Texas, écrit: "Fondéeur, neuf (9) ans, j'ai souffert de maux particuliers aux femmes. J'avais des maux de tête, et des douleurs dans mon dos, etc. Je souffrais tellement que je me croyais mourir. A la fin, je me suis décidée à prendre Cardui, le tonique pour la femme, et j'ai été soulagée immédiatement. Le traitement complet ne m'a pas seulement soulagée, mais m'a guérie."

PRENEZ LE VIN DE

Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES

Cardui soulage les maux des femmes parce qu'il contient des ingrédients qui agissent spécialement sur les organes affaiblis de la femme. Alors, si vous sentez découragée, mal à l'aise, incapable de vous occuper de l'entretien de votre maison, à cause de votre condition, cessez de vous tracasser et donnez au Vin de Cardui un essai. Il a soulagé des milliers de femmes — pourquoi pas vous? B. J.

Les habitants de l'ancienne avenue d'Allemagne offrent les nouvelles plaques à la Ville de Paris. Ils les apposeront eux-mêmes.

Des bruits tragiques avaient couru au sujet de l'abbé Wetterlé. Nous sommes heureux de pouvoir affirmer que l'éminent patriote alsacien est, à l'heure actuelle, en sécurité dans une ville de Suisse. Nous le savons de source sûre.

Péché avoué... M. Gustave Hervé, qui se croyait antimilitariste, vient de demander à s'engager. Et voici la conséquence de ce "bon mouvement" (qui fut celui de tant d'autres antimilitaristes, depuis huit jours): M. Henri-Robert, bâtonnier de l'Ordre des avocats, va proposer au Conseil de l'ordre de réintégrer M. Gustave Hervé comme avocat à la Cour de Paris.

La Croix Rouge

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Une équipe de douze infirmières de l'Union des Femmes de France, ayant à sa tête Mme Jeanne Murat, infirmière-major, partira de Marseille mardi prochain pour le "Vin-Long", pour aller relever à Casablanca l'équipe qui, depuis quatre mois prodigue des soins dévoués à nos soldats. Les françaises qui s'en vont remplir leur patriotique devoir emportent 70 caisses contenant des vêtements, du linge, du tabac, des vins reconfortants, des jeux, des livres.

Les Croiseurs auxiliaires.

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Marseille. — Les autorités viennent de choisir huit paquebots de la Compagnie Transatlantique, qui seront, au cas d'une mobilisation, transformés en croiseurs auxiliaires.

Failliten de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

No. 13. Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE (suite)

La jeune princesse voudrait peut-être le pousser; mais lui, bien que Génia fût tirée, il ne la trouvait pas assez riche. Si elle avait eu seulement deux cent mille roubles à elle, Varia, sous ce rapport, lui convenait beaucoup mieux. De plus, elle était plus jolie et plus séduisante. — Je voudrais tant, Varvara Alexandrovna, lui disait-il un jour, vous parler davantage. — Pourquoi non? Qui vous en empêche? — Personne... Non, tout le monde me gêne. Est-ce qu'on peut causer avec vous comme avec toutes les autres? Est-ce que vous leur répondez? Non, aucunement. Vous avez entendu de quoi je parle aux autres, de l'opéra, de mes futurs départs; personne ne s'intéresse à ce qui se passe dans mon âme... — Je vous l'avais bien dit que vous étiez malheureux, cria presque Varia. — Le ténor souriait. — Oui, mais pourquoi parler de cela? Peut-

sonne ne tient à approfondir le chagrin des autres, et beaucoup ne veulent pas le connaître... C'est notre destinée, à nous chanteurs, si l'on nous voit en scène dans un brillant costume, chanter un rôle gai; si l'on voit que nous sommes toujours prêts à chanter, on nous considère comme incapables d'avoir du chagrin et d'être malheureux.

Varia ne remarqua pas qu'il disait une banalité. Son air triste, ses yeux baissés, et le soupir qu'il avait poussé l'avaient saisi.

— Ne vous contraignez pas avec moi, lui dit-elle avec compassion; vous savez que je peux vous comprendre. Je suis malheureuse moi-même. Moi non plus je n'ai personne à qui confier ma peine; à part vous, je n'ai pas d'amis...

Gutchtal allait continuer, mais la princesse entra.

— Ah! dit-elle, vous causez avec Varia. Et moi qui craignais de vous laisser seul plus longtemps, pensant que vous vous ennuierez. Peut-on savoir de quoi vous parlez?

— De mes départs, répondit aussitôt Alexandre Jacovlevitch; j'avouais à Varia Alexandrovna que j'avais très peur pour moi.

Varia fut saisie par ce message rapide. Pourquoi a-t-il fait cela? Ce n'est pas bien de sa part. Est-ce que nous faisons quelque chose de mal?

Puis, tout lui devint clair. Oui, il ne voulait pas dire qu'ils étaient amis. Il savait qu'on est capable de rire de nous sous prétexte que l'amitié n'existe pas!

— Qu'est-ce que cela peut te faire? Cela ne te plat pas?... Non cela ne me plat pas?... Je sais la cause de ta joie: le retour d'Alexandre Jacovlevitch. Varia haussa les épaules. Ce qu'il pouvait penser lui était indifférent.

— Tu es fâché, dit-elle, parce que comme engagé, tu ne peux pas aller dans les restaurants. Tu peux me croire, je n'y suis pour rien.

Serge ne sut que répondre. Elle avait deviné la vérité. Il ne savait plus maintenant où aller, ni que faire le soir. L'esprit oisif et découragé, il succombait au besoin de chercher chicane, de faire souffrir tout le monde et lui-même. Il était devenu pointilleux au possible. Le moindre ennui prenait dans son esprit les proportions d'un malheur, d'une véritable calamité. Si un officier de sa compagnie lui faisait quelque petite observation, il lui semblait que ses chefs avaient entrepris de l'opprimer. Si un camarade souriait en le regardant, il pensait que tout le monde le trouvait ridicule... Parfois, il était dans un tel état que tout l'offensait, et, à la suite d'un seul incident, il devenait sombre pendant deux jours, dissimulant son irritation.

L'incident était des plus ordinaires: le colonel, passant devant le rang, remarqua que Tchavroff ne se tenait pas droit, sortait de l'épaule gauche. Il le corrigea et dit à l'aide-camp qui l'accompagnait:

— C'est étonnant, comme il est difficile d'apprendre à un privilégié, à un engagé volontaire, ce qu'un simple paysan peut comprendre en un semaine! La voilà bien la haute instruction!

L'aide-de-camp se mit à rire. — C'était assez pour que Serge se trouvât profondément offensé.

— Si je n'avais pas cet uniforme de soldat, grinçant-il entre ses dents, ils n'auraient pas osé me parler ainsi; mais maintenant, ils peuvent tout. Seigneur! Quand redeviendrai-je un homme!

Il lui était déplaçant d'entendre à la question du sous-officier: "Qu'est-ce qu'un soldat?" les jeunes soldats répondre: "La condition du soldat est haute et honorable", et ainsi de suite. Le côté honorable de la chose lui échappait complètement.

Parfois, ils le faisaient rire par leurs sottises réponses. Le sous-officier faisait avancer l'un d'eux, l'amenaient devant le tableau sur lequel étaient représentées les épaulettes des différents grades et commençaient à le questionner.

— Qui est-ce? Et il posait son doigt sur une des épaulettes ornée de zigzags. — Ce sera un général. — Et ça?... — Obéir! — Obéir, le lieutenant! Obéir, le capitaine! Obéir, le lieutenant! Obéir, le capitaine!

L'homme questionné regardait en clignotant le dessin des galons d'engagé volontaire. Le mot était trop compliqué, il ne pourrait le prononcer. Tout à coup, s'animant et regardant Tchavroff, il dit: "C'est Son Excellence!"

Le sous-officier était au désespoir. — Va-t-en à la place, lourdaut! Tu répètes tout de travers!

Quand donc finiront ces trois mois, pensait Serge. Il sentait que son séjour au régiment était nuisible à son état d'esprit. De plus en plus fréquemment l'accablait les accès d'hypocondrie, en même temps qu'un désir irrésistible de se séparer de tout ce qui l'entourait, de partir, quelque part très loin, où rien ne lui ferait penser à tout ce qu'il voyait autour de lui. Pour la première fois

de sa vie s'éveillait en lui un sentiment d'aspersion pour l'étranger, le sud lo... où chacun peut respirer plus librement au contact d'une nature éblouissante, où les couleurs sont plus claires, où les gens ne sont pas aussi impossibles ni aussi froids.

Il lui semblait qu'il lui suffirait de changer de milieu pour devenir un autre homme, pour se détacher de cette vie à laquelle il s'était abandonné. C'est justement aujourd'hui qu'il était engagé volontaire qu'il devait renoncer à la dissipation, cesser de traîner dans les restaurants, ne plus fréquenter les amatrices d'amour; c'est justement aujourd'hui qu'il commençait à comprendre que, sorti du régime, il reprendrait la vie d'autrefois comme quelque chose d'obligatoire dont on ne peut se défaire.

Dans ses heures d'hypocondrie, de complot ricanement de lui-même et de son entourage, il se traitait, lui et son récent passé, plus sévèrement que personne, et sur son visage se dessinait une grimace de dégoût au souvenir de ses amusements de naguère. Il était accablé par la conscience de se retrouver en face de la même perspective; n'ayant rien à faire, il retournerait à sa dissipation, à ses débauches de troïka, à ses Françaises de troïka.

Me trouver une occupation pensait-il. Entrer dans l'administration, dans un ministère quelconque pour rester éternellement conseiller honoraire! Copier des paperasses et endosser l'uniforme de petite tenue! Était-ce là une occupation? Ne recommencerait-il pas à étudier, à lire, lire, lire davantage, sans repit, toujours apprendre quelque chose, à entretenir ses connaissances?... Le collège ne m'a rien donné. Non cela serait trop difficile et trop onéreux. Dès les premiers jours l'abandonnerais tout pour retourner avec la bande des